

**Martin Eden**

De Pietro Marcello

Avec Luca Marinelli, Jessica Cressy, Carlo Cecchi...

France/Italie – 16/10/2019 - 2h08 - V.O.S.T

**Coupe Volpi du meilleur acteur (Luca Marinelli) –  
Mostra de Venise 2019**

Jeudi 09/01/2020 21h00

Dimanche 12/01 19h00

Lundi 13 14H00

Mardi 14 20h00

Pas de court métrage

---

Parmi les récentes découvertes du cinéma italien, il faut compter sur Pietro Marcello, réalisateur de 43 ans. Après avoir étudié la peinture à l'Académie des beaux-arts de Naples, Pietro Marcello fait ses débuts en 2000 comme assistant réalisateur.

En 2009, il réalise le documentaire *dramatique La bocca del lupo*, qui remporte - entre autres - le prix FIPRESCI (Fédération internationale de la presse cinématographique) au Festival du film de Turin

En 2011 il présente deux documentaires à la Mostra de Venise, dont *Marco Bellocchio, Venezia 2011*, bref portrait (CM de 11 mn) du réalisateur Marco Bellocchio.

En 2016 sort *Bella e perduta* Prix du jury des jeunes au Festival de Locarno.

---



Jeune acteur en devenir **Luca Marinelli** est né à Rome en 1984. Il entre en 2006 à l'Académie nationale des arts dramatiques et obtient son diplôme en 2009.

Dès l'année suivante, Luca décroche son premier rôle au cinéma dans *La Solitude des nombres* premiers, puzzle dramatique mis en scène par Saverio Costanzo.

Il foule à nouveau les tapis rouges de la Mostra en 2011 avec *L'Ultimo terrestre*, un film de SF dans lequel il incarne Roberta, un transsexuel. Ces différentes performances commencent à attirer l'œil des grands réalisateurs italiens. Ainsi, en 2013, Paolo Virzi lui offre le premier rôle de sa comédie romantique, *Chaque jour que Dieu fait*.

Le comédien reçoit sa première nomination au David Di Donatello du meilleur (équivalent des Césars en Italie) pour ce rôle. Paolo Sorrentino jette ensuite son dévolu

sur Luca, l'engageant pour incarner le personnage d'Andrea dans *La Grande Bellezza*, grand succès qui remporte l'Oscar du meilleur film étranger.

En 2016, il forme un duo bouleversant avec Alessandro Borghi (Suburra) dans le drame *Mauvaise graine*. Il y campe Cesare, un petit trafiquant de drogue qui cherche à se ranger. Pour sa performance, Luca glane une seconde nomination au David Di Donatello du meilleur acteur.

C'est en 2017 que Luca devient une véritable star dans son pays et que son nom commence à résonner dans le monde entier. Dans *Jeeg Robot*, un film de super-héros italien, l'acteur interprète le grand méchant, un chef mafieux complètement fou surnommé Le Gitan. Il gagne le David Di Donatello du meilleur second rôle pour sa performance.

Puis, les célèbres frères Taviani font appel à lui pour le rôle principal de leur nouveau film, *Una Questione Privata*. L'histoire se passe dans le Piémont à l'été 43. Il y campe le résistant Milton.

Et enfin la consécration en 2019 pour le rôle principal de **Martin Eden**, jeune marin prolétaire dans une époque traversée par la montée des grands mouvements politiques. L'acteur illumine la Mostra de Venise et remporte le prix d'interprétation masculine, battant de grands noms comme Joaquin Phoenix dans *Joker* ou Brad Pitt dans *Ad Astra*.

Librement mais fidèlement adapté de Martin Eden, de Jack London, Pietro Marcello livre dans son film éponyme une transposition cinématographique romanesque et flamboyante, servie par la performance et le physique colossal de Luca Marinelli – La solitude des nombres premiers – dans le rôle de Martin, jeune marin napolitain. De Jack London on connaît les récits de voyage qui ont contribué à sa popularité et à l'inscrire dans la lignée d'une littérature dite « populaire » mais popularité littéraire n'est pas littérature. La première ne permet pas d'accéder à la reconnaissance, qui ne peut-être, elle, que confidentielle, tandis que le succès public équivaut pour l'auteur à une véritable imposture.

C'est cette expérience littéraire, celle de la création, que Pietro Marcello réussit à vulgariser dans Martin Eden en lui insufflant un souffle et une énergie vitales et il parvient ainsi à filmer une épopée sociale, politique et littéraire qui traverse le XXème siècle, grâce à un dispositif cinématographique ingénieux, qui brasse images d'archives, chansons populaires et cinéma expérimental. Par sa démarche sincère et authentique, Martin Eden est un hommage volontairement désuet, à un auteur et à tous les auteurs, aux libres-penseurs et à tous ceux qui engagent leur voix par amour, pour l'amour, en passant de l'engagement au désenchantement.

Pietro Marcello s'est emparé de cette odysée romanesque en évitant scrupuleusement la plupart des écueils inhérents à ce type d'entreprise. Il ne cherche pas à trahir le propos même du roman. Mieux, il en retrouve l'esprit frondeur à travers un dispositif judicieux, très rapidement débarrassé de son artificialité de surface. Les sautes de temps et autres anachronismes jouent en faveur d'un film qui embrase l'histoire politique, sociale et culturelle d'une Italie qui retrouve la beauté sauvage et le romantisme noir d'un certain cinéma des années 60/70 signé par les plus rebelles, de Marco Bellocchio à Mauro Bolognini en passant par Pier Paolo Pasolini. Cette audace spatio-temporelle s'avère bien plus pertinente qu'une adaptation littérale et académique dans un style hollywoodien boursoufflé.

En créant un régime d'images hétéroclites, insérant des archives évoquant curieusement des univers cinématographiques, et en parsemant le film de chansons populaires dont Joe Dassin, Pietro Marcello saisit l'essence même du roman, trouve une sorte d'équilibre entre le fond et la forme. Le film ne pâtit pas de son matériau de base, il est vivant et vibrant. Construit comme un long flash-back, le chemin de croix, vers l'inéluctable vérité, de Martin Eden, passant du jeune chien fou épris de liberté et d'amour, rêvant d'être un grand d'écrivain à sa décadence morale et physique, est subtilement amené, voire même contourné. L'intelligence du cinéaste tient à son choix radical de ne pas filmer la lente descente aux enfers de son héros tragique, de son effondrement idéologique et psychique face à la posture dérisoire du costume d'écrivain. Au moment où il connaît enfin le succès, Pietro Marcello laisse un vide, un hors champ temporel indéfini. Cet effet cut, cette coupure nette saisit le spectateur, méconnaissable, Martin Eden les yeux injectés de sang, n'est plus que l'ombre de lui-même, sorte de dandy décadent – Amadeus et Barry Lyndon – qui aurait perdu toute illusion et tout désir une fois revêtus les habits nobles et bourgeois de l'écrivain adulé, dont la parole n'a plus aucune espèce de valeur, autre que fiduciaire.

Si Luca Marinelli occupe la caméra et crève l'écran, Pietro Marcello l'a volontairement placé au milieu des autres, avec les autres face à son mentor et alter ego Brissenden (Carlo Cecchi). Maria, Elena, Margherita c'est tous les damnés de la terre, tous les oubliés dont il filme les visages sur les quais, derrière les fenêtres, dans leurs maisons. Des scènes d'enfants d'une grande beauté mélancolique scandent ainsi le film, rappelant que, eux aussi traversent le temps, persuadés que la culture, l'instruction est le seul moyen de s'affranchir de sa condition, de s'élever à une conscience du monde qui passe par un engagement politique, le socialisme.

En refusant de faire de Martin un leader ou une figure tutélaire, et en adoptant le ton libertaire de la balade, *Martin Eden* est un vibrant réquisitoire contre le narcissisme de la création littéraire – et cinématographique - un réel conte philosophique et politique tout autant qu'une aventure humaine, sombre, qui aurait néanmoins les intonations d'une chanson populaire, de celles qu'on fredonne machinalement en disant « Salut c'est encore moi ! »

Laura TUFFERY pour [culturopoing.com](http://culturopoing.com) le 14 10 2019

---

**Prochaines séances :**

du 15 au 21 janvier 2020 : Semaine Télérama

**07 81 71 47 37**

**[contact@embobine.com](mailto:contact@embobine.com)**

**[www.embobine.com](http://www.embobine.com)**